

Louis Cyr. L'homme et sa légende

Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde. Film réalisé par Daniel Roby, scénarisé par Sylvain Guy, produit par Christian Larouche et distribué par Les Films Séville Inc., 130 minutes, 2013

Bertrand Bergeron

Volume 12, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026792ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026792ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Bergeron, B. (2014). Louis Cyr. L'homme et sa légende / *Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde*. Film réalisé par Daniel Roby, scénarisé par Sylvain Guy, produit par Christian Larouche et distribué par Les Films Séville Inc., 130 minutes, 2013. *Rabaska*, 12, 188–195. <https://doi.org/10.7202/1026792ar>

Louis Cyr. L'homme et sa légende

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

« Il herculait devant rien. »

Fred Pellerin

Comme une odeur de muscles

2013 aura été une année faste pour le patrimoine immatériel des Français d'Amérique. Il y a eu d'abord la commémoration du 250^e anniversaire de l'exécution et de l'exposition de Marie-Josephte Corriveau dans un gibet de fer en 1763, ce qui donna lieu à une remarquable synthèse de Catherine Ferland et Dave Corriveau¹ dont *Rabaska* fait état dans ce numéro, et, cent ans plus tard (1863), la naissance de Cyprien Noé ou Noé-Cyprien (selon Paul Ohl² ou Ben Weider³) Cyr, mieux connu sous son nom scénique de Louis. Le rappel à la mémoire collective de « l'homme le plus fort du monde » aurait pu s'étaler sur deux années : 2012 pour le centenaire de sa disparition en mort sept mois après le naufrage du Titanic et 2013 pour le 150^e anniversaire de sa naissance.

De Louis Cyr, il semblerait que tous les superlatifs laudatifs soient permis : Hercule, Samson, Milon de Crotone sont sans cesse évoqués afin de donner une approximation convenable de son incomparable force physique. Ses contemporains s'extasiaient devant sa stature, sa puissance musculaire et sa gloutonnerie. N'avait-il pas proposé à Horace Barré un pari pantagruélique : qui des deux colosses parviendrait à ingurgiter le premier un cochon de lait de 22 livres (Weider, p. 294) ? Cyr eut gain de cause, sa dévoration s'avérant sans exemple.

Les Canadiens français de naguère vouaient un véritable culte à la force physique et se montraient sensibles à la parole qui la célébrait. Alfred Desrochers, dans un poème célèbre, déplorait son exclusion de cette race élue : « Je suis un fils déchu de race surhumaine / Race de violents, de forts, de hasardeux⁴ ». Nostalgie lamartinienne du « dieu tombé » qui se souvient d'un âge d'or révolu.

En examinant les photographies de Cyr, une question surgit inévitablement : existe-t-il une esthétique de l'homme fort ? Cyr apparaît comme un

1. Catherine Ferland et Dave Corriveau, *La Corriveau, de l'histoire à la légende*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 392 p.

2. Paul Ohl, *Louis Cyr*, Montréal, Les Éditions Libre Expression, 2013, 428 p.

3. Ben Weider et É.-Z. Massicotte, *Les Hommes forts du Québec, de Jos. Montferrant à Louis Cyr*, Trois-Pistoles, Les Éditions Trois-Pistoles, 1999, 326 p. Massicotte occupe la première partie de l'ouvrage dans laquelle il brosse le portrait de 21 hommes forts.

4. Alfred Desrochers, « Le Cycle des bois et des champs », dans *La Poésie québécoise* de Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, Montréal, L'Hexagone, 1986, p. 181.

enfant boudiné dont les muscles baignent dans une gaine compacte de graisse. Certains n'ont pas hésité à le comparer au Bouddha après son renoncement définitif au jeûne. À son époque, le mot « embonpoint » ne provoquait pas les cris d'anguilles écorchées de nos nutritionnistes. Il était synonyme de bonne santé. Il faut tout de même reconnaître que le poids de Cyr oscillait entre l'embonpoint et la franche obésité. Cyr suivait à la lettre la recommandation de son grand-père paternel en ingurgitant « des quantités effarantes d'aliments » (Weider, p. 294).

Puissant et massif comme un roc, quand il pose les bras croisés, il évoque une sculpture de Rodin pour qui ce n'était pas le Verbe qui se faisait chair, mais la chair qui se dégageait de sa gangue terraquée pour se hisser à la hauteur du Verbe. Vêtu de bure, ce serait le Balzac qui valut tant de critiques acerbes au sculpteur. Les pieds solidement ancrés au sol et reliés aux forces telluriques, c'est moins à Hercule ou à Samson dont il porte le cheveu long qu'il fait penser qu'au titan Antée, fils de Gaïa, invincible tant que ses pieds demeuraient en contact avec sa mère. Hercule dut le soulever de terre pour le terrasser. Rien ne saurait mieux illustrer ce rapprochement que cette scène fameuse entre toutes, maintes fois reprise, du colosse retenant, de ses bras d'acier, deux, voire quatre chevaux chtoniens qui labouraient le sol de leurs sabots puissants et se ruaient en vain dans leur collier d'épaule. À ce moment-là, Louis Cyr atteignait à une dimension proprement titanesque. La force brute d'un homme avait raison de la force brutale animale. Cette physionomie ronde accréditait l'idée que cette force était un don conjugué de la nature et de la Providence, et non le résultat d'un entraînement spartiate, méthodique et acharné auquel se livrent les culturistes qui font saillir leurs muscles comme les anorexiques leur squelette.

Cette formidable puissance musculaire, Ben Weider lui trouve deux causes : le milieu où la force physique constitue un enjeu de survie et l'hérédité. On est fort tant du côté maternel que paternel chez les Cyr. Philomène Cyr, une maîtresse femme ayant donné le jour à 17 enfants (13 enfants selon Ohl, p. 38), pesait 240 livres et mesurait 6 pieds. Elle était capable de soulever et de monter au grenier par une petite échelle des sacs de farine de 200 livres. Quant au grand-père, Pierre, il cultivait chez son petit-fils une sorte de dévotion pour la force physique et la gloutonnerie : « On était fermement convaincu alors que plus on mangeait, plus on était fort » (Weider, p. 235).

Pour l'imagination collective, ces deux composantes n'expliquent pas tout. Cyr parlait volontiers du don de la force reçu de Dieu. Cette élection divine avait valeur de sacerdoce et s'accompagnait d'une responsabilité à laquelle il ne pouvait se soustraire sans déchoir : faire rayonner la vigueur et la vitalité de la race canadienne-française – expression fréquente dans la bouche de Duplessis qui soutenait sans ciller qu'un Canadien français était

un Français amélioré – dans sa mission providentielle en terre d’Amérique (évangéliser les Amérindiens et ramener à la vraie foi les protestants), version larvée de la *Gesta Dei per Francos* du moine Guibert de Nogent. C’est dans cette perspective qu’il faut considérer le qualificatif dont on affublait volontiers Cyr : un héros épique.

Dans un contexte judéo-chrétien, ce don s’explique d’une manière autrement plus signifiante. « Dieu tombé » ou « fils déchu », tout homme descend du couple primordial qui jouissait, avant sa faute, de tous les attributs auxquels est en droit d’aspirer une humanité rédimée : science infuse, force, endurance, santé, rapidité, immortalité, etc. La chute l’a privée de ces dons précieux. En de rares occasions, il arrive cependant que se manifeste l’une ou l’autre de ces qualités édéniques chez un individu donné et ses contemporains étonnés sont les témoins des signes et des prodiges qui l’accompagnent. Tel excellera dans la course, tel autre dans le déploiement de la force physique.

Ce don rappellera aux enfants de la chute dans quel état de grâce vivaient leurs premiers parents en plus de manifester de manière éclatante aux yeux de l’univers où se situe la vraie foi. Pour Adam et Ève, ces qualités n’avaient rien d’exceptionnel, elles le devinrent après leur faute.

« On entre dans un mort comme dans un moulin », écrivait Sartre à propos de Flaubert dans l’*Idiot de famille*. Le visage du héros varie selon l’approche et la perspicacité du visiteur. Il y a autant d’individus que de biographies qui lui sont consacrées. Le « [h]éros aux mille et un visages⁵ » est perçu de la façon dont il a été présenté et est redonné ensuite dans le discours non pas dans une sorte d’unanimité collective, mais dans la diversité des perceptions personnelles. De Cyr, on aurait pu écrire un roman historique, réaliser un documentaire ou même un docu-fiction. On a publié deux biographies et l’on vient de projeter sur grand écran un film inspiré de sa vie.

Chaque genre impose ses règles qui en définissent la spécificité. Le roman poursuit sa propre vérité à travers celle de ses protagonistes. Le film se présente comme un rêve éveillé, et toute projection propose aux spectateurs de participer à une aventure onirique commune. Ici, comme dans le rêve, les mêmes mécanismes règlent la trame narrative avec ses déplacements et ses condensations qui maquillent la réalité au profit de la justesse du ton et des caractères.

On est plus exigeant du côté du documentaire, mais là encore s’opèrent des choix déchirants. On trie, on élague, on choisit, on charcute pour faire ressortir l’un ou l’autre des mille et un visages du sujet. Quant aux biographes, ils doivent trouver leur chemin à travers la masse des documents qui leur fait barrage. Ils ne sont pas exempts de partis pris, mais ce sont des positions documentées.

5. Joseph Campbell, *Le Héros aux mille et un visages*, Paris, J’ai lu, 2013, 633 p.

De Louis Cyr, deux biographies font autorité. La première nous est venue de Ben Weider qui s'y connaît en hommes forts et en entraînement d'athlètes. Elle marie avec adresse informations factuelles et anecdotes. Ces dernières se montrent plus aptes à titiller l'imagination et à nourrir le discours populaire que la nomenclature sèche des exploits sportifs. À quelques détails près, Weider annonce ce que son successeur va énoncer. On constate quelques divergences sur l'orthographe des noms (le maquignon MacSohmer devient Mac Sohmer sous la plume de Ohl). Curieusement, Weider fait de Louis Cyr l'instigateur du déménagement de la famille à Lowell, information qui n'est pas reprise par Ohl.

Le texte de Ben Weider a été réédité par Victor-Lévy Beaulieu. Celui-ci a eu l'heureuse initiative de le faire précéder par une série de portraits d'hommes forts brossés par É. Z. Massicotte de manière savoureuse propre à alimenter les conversations en anecdotes colorées. Certains colosses qui ont devancé Cyr ont réalisé des exploits que ce dernier a repris, consciemment ou non. Montferrand se servant d'un adversaire comme massue rappelle la manière dont Cyr, alors agent de police, s'est emparé d'un criminel pour s'en faire un bouclier contre les assauts de son gang. Le tour de la charrue soulevée d'une seule main fut exécuté par Claude Grenache de même que la ronde dans laquelle deux hommes tournaient en s'agrippant à sa chevelure. Quant à la scène si pittoresque dans laquelle l'homme fort de Saint-Jean-de-Matha, alors tenancier de taverne à Montréal, soulevait sa femme assise dans sa main pour la conduire à la table de clients qui réclamaient leur consommation, elle s'apparente à la prouesse de Grenache qui avait sidéré un adversaire venu le confronter en le soulevant les pieds posés sur sa main. « [...], M. Régis Roy m'apprend qu'un jour, à Bytown [Ottawa], un Écossais, nommé McDonald, voulut se mesurer avec Grenache. C'était dans l'auberge de M. Beauchamp, rue Sussex, près de la rue Saint-Patrice. À ces avances, Grenache répondit : "Avant de m'essayer avec toi, il faut que je voie si tu me conviens !" L'athlète, alors, se baissa, mit le dos de sa main sur le plancher et demanda à son interlocuteur de se placer debout, très droit et rigide sur sa main ouverte. Lentement, Grenache leva ensuite l'Écossais au bout de son bras, le balança avec aisance, puis le jeta à terre » (Massicotte, p. 108-109). Ces épisodes donnent à penser que l'univers des hommes forts est farci de ces anecdotes qui font presque figure de motifs autonomes corvéables à merci.

La lecture des textes de Massicotte et de Weider est instructive tout en sollicitant l'imagination parce que les auteurs savent les saupoudrer de ces ingrédients qui piquent la curiosité. Paul Ohl, bien connu lui aussi des milieux sportifs, s'est proposé de faire une œuvre phare, une référence incontournable. Il a si bien réussi dans son ambitieux projet qu'il a renvoyé l'œuvre de son prédécesseur au rang d'étude complémentaire.

Ohl s'intéresse avant tout à l'athlète et vérifie méticuleusement ses déplacements et évalue consciencieusement ses exploits. Il dresse la généalogie du colosse, né à Saint-Cyprien-de-Napierville, décrit brièvement ses années d'apprentissage, situe le contexte social et politique de l'époque dont il se montre prodigue en précisions. Sa documentation est prodigieuse. Entre autres, il a épluché 74 journaux pour se constituer une banque de 351 articles. La lecture de sa biographie laisse le lecteur ébahi devant la puissance phénoménale de Cyr, les mesures précautionneuses du biographe ne laissant planer aucun doute : le Samson du Nord a bel et bien réalisé les exploits qu'on lui a crédités. On se dit qu'un tel phénomène relève du fabuleux et que seule une conjoncture heureuse de l'histoire a pu engendrer un tel être.

De l'œuvre de Paul Ohl, Daniel Roby⁶ a tiré un film dont le succès à la fois populaire et critique prouve, si besoin était encore, la persistance du souvenir de « l'homme le plus fort du monde » dans la mémoire collective. Le réalisateur se garde bien, toutefois, de produire une œuvre servile à la trame narrative fade et prévisible. Ceux qui ont lu la biographie de Ohl seront agacés par certains partis pris esthétiques. Ceux que le film a convaincus de la lire seront déçus si leur propos était de retrouver une relation fidèle de la vie du grand homme. Un film dit la vérité vingt-quatre fois par seconde, affirmait Jean-Luc Goddard. Un film ment vingt-quatre fois par seconde, corrigeait Brian de Palma. Les deux cinéastes, loin de se contredire, disent vrai chacun à leur manière. Il ne s'agit que de s'entendre sur le sens que prennent la vérité et le mensonge au cinéma. Téméraire celui qui prétendrait résumer une vie aussi riche en péripéties en 130 minutes. Le cinéaste et son scénariste (Sylvain Guy) redistribuent les faits afin de dégager une unité dramatique qui rendra justice au personnage tout en rendant crédibles à la fois le ton et l'atmosphère de l'époque. En cela, ils sont servis par une distribution brillante, à commencer par la vedette, Antoine Bertrand qui endosse le rôle de Cyr comme si le personnage lui allait comme un gant. C'est à croire que le physique du héros et de son double cinématographique s'appelle l'un l'autre. Tout sonne vrai dans ce film, jusqu'à la reconstitution de l'époque.

L'intrigue voulue par Roby se présente comme un long flash-back grâce auquel Horace Barré se permet de raconter les divers événements de la vie de Cyr à sa fille Émiliana. Cette fiction encadre le récit tout en mentant vingt-quatre fois par seconde afin d'assurer l'unité organique de l'œuvre. Weider et Ohl ne donnent à entendre nulle part qu'il y eut quelques différends entre le père et la fille en ce qui concerne son éducation. Bien au contraire. Ainsi en est-il de la scène de la demande en mariage après la tournée financièrement désastreuse au Nouveau-Brunswick. Il eut été impensable, à l'époque, que

6. Daniel Roby, *Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde*, Les Films Séville Inc., 2013, 130 minutes.

deux jeunes gens promis l'un à l'autre partent en tournée sans être dûment chaperonnés. À moins, bien sûr, de vouloir en découdre définitivement avec la morale familiale, ce qui était loin d'être l'état d'esprit de Louis et de Mélina Comtois. La jalousie qui aurait poussé Cyr à interdire à sa femme de le suivre en Angleterre est feinte et ne sert que l'intérêt dramatique du scénario.

Le catalogue des entorses à la vérité biographique pourrait s'allonger indéfiniment sans qu'elle serve la démonstration. Un film qui s'inspire d'un personnage illustre ne fait pas autorité sur le plan documentaire, car tel n'est pas son rôle. Sa fonction est d'intéresser, de divertir et, dans le cas qui nous occupe, de raviver et d'entretenir la mémoire d'un héros malruxien à tous égards : « L'homme est ce qu'il fait » (André Malraux, *Antimémoires*), et les défis relevés avec succès ont fait Cyr et lui ont permis de laisser sa cicatrice sur la carte à l'instar de Perkins dans *La Voie royale*.

Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde dégage toutefois, malgré les répliques pince-sans-rire du protagoniste, une impression tenace de mélancolie et de tristesse rentrées. Obsédé par son désir inassouissable de prouver hors de tout doute qu'il était l'homme le plus fort de tous les temps – *fortissimo* affichait-il avec orgueil –, le personnage Cyr (et non la personne dont j'ignore profondément les états d'âme malgré mes deux lectures), en dépit de sa réussite personnelle, professionnelle et financière, n'irradie pas de cette satisfaction qui naît de s'être surpassé en devenant insurpassable. Le témoignage de Ohl est clair à ce sujet : Cyr a raté sa rencontre avec son destin. Eugen Sandow personnifiait ce destin fuyant. Il a toujours éludé la confrontation, dressant sans cesse des obstacles futiles et incontournables. Cyr donne l'impression d'un prédateur à la poursuite d'une proie insaisissable et qui se morfond de ne l'avoir jamais atteinte.

Somme toute, Sandow s'est montré un athlète qui savait user de tous les rouages – et de toutes les roueries – du spectacle. Ses performances ne poursuivaient d'autre but que de jeter de la poudre aux yeux à un public consentant et heureux d'être abusé si c'était le prix à payer pour s'évader de son quotidien. La posture de Cyr était plus ambiguë. Homme de spectacle qui avait un besoin viscéral de témoins de ses hauts faits, il refusait certaines règles de cet univers du factice. Il souhaitait jouer vrai dans un jeu qui s'accommode du faux et des subterfuges. La rencontre du vrai et du faux n'a jamais eu lieu au grand dam de Cyr et, vraisemblablement, au grand plaisir de Sandow dont la réputation, qui n'était pas tout à fait surfaite, évita de cruelles égratignures.

Demeure une question cruciale : Louis Cyr est-il un héros légendaire ? Indéniablement par la place qu'il occupe dans l'imagination collective. Mais encore faut-il faire les nuances qui s'imposent et distinguer la personne privée du personnage public qui ressortit à l'univers du spectacle et du cirque. La majorité des exploits du « Samson canadien », comme on se plaisait à

l'appeler, eurent lieu sur scène devant un public payant. Tout spectateur qui paie en veut pour son argent et, avec Cyr, il était assuré de ne pas être déçu. En ce sens, les prestations de l'homme fort revêtaient un aspect à la fois spectaculaire et compétitif par les défis lancés au tout-venant. Ses poids et haltères étaient minutieusement pesés devant témoins de sorte qu'on ne pouvait craindre aucune falsification. Les transports de joie et d'admiration à chacun de ses tours de force étaient pleinement justifiés.

Les spectateurs devaient éprouver le rare sentiment de vivre un moment unique, exaltant : un homme comme on n'en avait jamais vu et comme on n'en reverra peut-être jamais plus partageait leur espace-temps. Ils pouvaient le voir, le côtoyer, le toucher, lui parler. Le sentiment de vivre à une époque formidable devait les habiter pendant la durée du spectacle. Rétrospectivement, les témoins de tels exploits inédits durent ressentir qu'ils avaient vécu un âge d'or dont ils se souviendraient avec nostalgie. Ils en raconteraient à l'envi les péripéties. L'espace occupé par l'homme fort dans leur imagination le transformait en être de légende. Par désir mimétique, beaucoup qui n'avaient pu assister aux tours de force de Cyr durent faire chorus et s'écrier « J'y étais », pour laisser croire qu'ils avaient été témoins d'événements qui figureraient dans les pages d'histoire.

D'aucuns, emportés par leur enthousiasme narratif, inventeront des péripéties dont ils jureront avoir été les témoins que le bouche-à-oreille couvrira, par la suite, de son autorité. « On ne prête qu'aux riches », dit le proverbe, et la vie d'un homme porté par la légende est composée autant de faits avérés que de fabulations bénévoles ou intéressées. « Ce qu'il y a de vrai dans la vie d'un homme, écrivait Oscar Wilde, ce n'est pas ce qu'il fait, mais la légende qui se développe autour de lui. »

Les records mondiaux établis par Louis Cyr sont conservés dans des registres consultables et font partie de l'histoire de l'athlétisme. Une histoire irréfutable. Ils lancent un perpétuel défi à tous les hommes forts, ivres de goûter la solitude du pinacle. Il n'est pas vain de prétendre que dans sa sphère d'activité, Cyr a écrit une page d'histoire que personne n'a encore tournée. Il y a un bémol cependant : pour garantir l'authenticité des faits et gestes de son héros, Ohl tue la légende. Ses statistiques veillent à l'orthodoxie des prouesses de Cyr. Ce qui en est dit ailleurs est scruté à la loupe et récusé, s'il y a place à ambiguïté.

En ce qui me concerne, ce sont plutôt les scènes de la vie domestique où la force brute de Cyr se manifeste bénévolement qui me paraît le terreau favorable aux légendes. Peut-être existe-t-il quelque part un recueil d'anecdotes apocryphes qui relatent les actions exemplaires du personnage public en devenir, une compilation de « fioretti » comme on le fit pour François d'Assise...

À l'époque où l'athlète se produisait, émergeait peu à peu la culture de masse fidèlement répercutée sinon fabriquée par la grande presse qui suivait le héros à la trace, rapportant ses prouesses comme ses démêlés avec d'autres hommes forts. S'il n'avait pas été récupéré par l'industrie culturelle naissante, même si cette dernière ne faisait qu'amplifier une volonté personnelle bien arrêtée de dominer seule l'univers de la force physique, Cyr aurait eu beau jeu de déployer davantage son don à des fins socialement utiles. Il aurait pu marquer le territoire à la manière de Paul Bunyan qui détournait des rivières, creusait le grand canyon avec Babe, son taureau bleu. On aurait pu suivre ses traces qui auraient modifié le pays en disant : « Voyez, ici est passé Louis Cyr ! Admirez ce qu'il a accompli ! » Ses exhibitions mettaient la force au service de la force, l'appelant, la défiant, la surpassant, quelle que soit l'idéologie qui voulait la conscrire.

Ohl a écrit la biographie d'un homme dévoré par son mythe ; Weider, celle d'un homme en instance de légendes ; le film de Roby a glorifié l'homme fort.

Longtemps, j'ai cru que Victor Delamarre était plus fort que Louis Cyr. Ohl se garde de toute comparaison. Weider reste tout aussi prudent. Cependant, que l'on juge cette performance au mérite : le 2 avril 1914, au théâtre Arcade à Montréal, Delamarre qui pesait 154 livres et demie a soulevé, selon la technique du dévissé, un poids de 309 livres et demie, ce qui représente deux fois sa masse corporelle⁷. Cyr, qui affichait 315 livres sur la balance, a soulevé, selon la même technique, 273 livres et quart. Ohl soutient, pourtant, que le record de Cyr est « absolu » (Ohl, p. 414)...

7. Raymond Desbiens, *Victor Delamarre, superman du Québec*, Montréal, Les Éditions La Presse, 1973, p. 95.